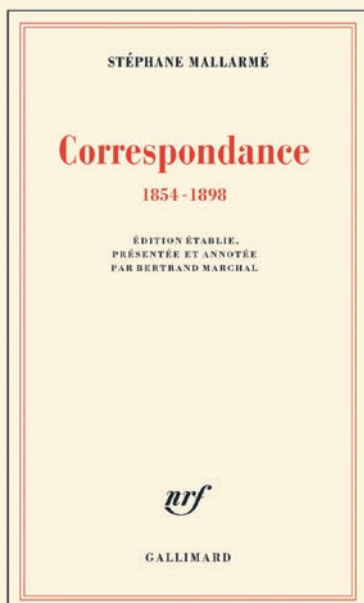


# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



## Sommaire

Dossier :

Stéphane Mallarmé  
Correspondance 1854-1898  
Édition établie par Bertrand Marchal

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Bertrand Marchal
- 09. Lettres choisies - Stéphane Mallarmé
- 11. Stéphane Mallarmé : Portrait
- 13. Épistolaire 44 - La lettre et le secret
- 15. Dernières parutions
- 17. Agenda



# Édito

## Stéphane Mallarmé - Correspondance

Nathalie Jungerman

« J'ai enfin commencé mon *Hérodias*. Avec terreur car j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : *Peindre non la chose mais l'effet qu'elle produit* », confie Stéphane Mallarmé en octobre 1864 à son ami Henri Cazalis (*Correspondance*, Gallimard, 2019, Lettre 79). Il est alors âgé de 22 ans. En composant *Hérodias*, Mallarmé s'inscrit dans la continuité de la poétique d'Edgar Poe qu'il a découverte dans *The Philosophy of Composition* (que Baudelaire a traduit par *La Genèse d'un poème*) où Poe tente de démontrer « qu'aucun point de la composition ne peut être attribué au hasard ou à l'intuition » et que pour lui, « un effet à produire est la première de toutes les considérations. » Cette œuvre, *Hérodias*, que Mallarmé souhaitera compléter en 1886 et achever en 1898, l'année de sa mort, est emblématique de son évolution spirituelle et poétique. À Villiers de l'Isle-Adam (Lettre 115, 1865), il écrira que son sujet est la « Beauté » et que le « sujet apparent n'est qu'un prétexte pour aller vers Elle. » L'écriture épistolaire contre laquelle le poète ne cesse de s'insurger non sans humour dans sa correspondance - parce qu'elle prend un temps considérable sur son activité poétique -, est notamment le laboratoire de l'œuvre en cours. Il y est question de son cheminement, des premières tentatives à l'ultime essai du *Coup de dés jamais n'abolira le hasard*, poème en vers libres qui joue de toutes les variations typographiques. Le 28 mars prochain, les lettres de Stéphane Mallarmé paraîtront chez Gallimard dans la collection Blanche (avec le soutien de la Fondation La Poste), réunies pour la première fois en un seul volume. Bertrand Marchal, professeur à la Sorbonne et éditeur des *Œuvres complètes* du poète dans la Pléiade, a établi cette nouvelle édition à partir des onze tomes (et douze volumes) déjà parus, ayant pour maîtres d'œuvre Henri Mondor et Lloyd James Austin. Il a corrigé d'après les originaux toutes les lettres connues (texte, datation, classement), en a rajouté d'autres retrouvées et les a annotées. Cette correspondance écrite entre 1854 et 1898 s'adresse à plusieurs centaines de correspondants et compte plus de trois mille lettres. Didier Sandre en lira des extraits le 12 mars au Studio Raspail, à l'occasion des « Soirées de la Fondation La Poste » et des 20 ans du Printemps des Poètes qui a pour thème « la Beauté ».

Édouard Manet (1832-1883)  
*Stéphane Mallarmé*, 1876  
 Huile sur toile, H. 27,5 ; L. 36 cm  
 © RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay)

# Entretien avec Bertrand Marchal

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Vous avez établi, présenté et annoté cette nouvelle édition de la *Correspondance* de Stéphane Mallarmé (1854-1898) qui paraîtra le 28 mars prochain chez Gallimard dans la collection Blanche. Elle regroupe en un seul volume toutes les lettres du poète déjà publiées et d'autres retrouvées... Pouvez-vous nous expliquer l'histoire de cette entreprise éditoriale ?**

**Bertrand Marchal** C'est une assez longue histoire qui commence officiellement dans les années 1950 quand le grand collectionneur, spécialiste de Mallarmé et médecin, Henri Mondor, après avoir écrit une biographie intitulée *Vie de Mallarmé* (1941) et publié des lettres choisies sous le titre *Propos sur la poésie*, entreprend de faire une édition de la correspondance du poète. Édition fondée pour l'essentiel sur la collection qu'il a rassemblée et sur d'autres lettres qu'il a pu consulter chez différents libraires et dont il a pris des copies. À cette époque-là, il dispose d'à peu près un millier de lettres. Il s'agit principalement de celles de Mallarmé. Parce que lui-même n'est pas un philologue attiré, il s'adjoint les services d'un universitaire : Jean-Pierre Richard, bien connu des études mallarméennes, qui est en train de travailler à sa thèse. C'est lui qui établit le premier tome des trois alors envisagés, premier tome qui paraît en 1959 et couvre les années 1862-1871. Ce sont les années capitales, celles des débuts dans la poésie et de la grande crise qui va affecter Mallarmé au milieu des années 1860 et qui bouleversera sa conception de la poésie. Ce volume s'arrête en 1871, date du retour à Paris après huit années d'enseignement en province comme professeur d'anglais depuis 1863. Cette publication est un événement considérable. Cependant, l'ouvrage est relative-

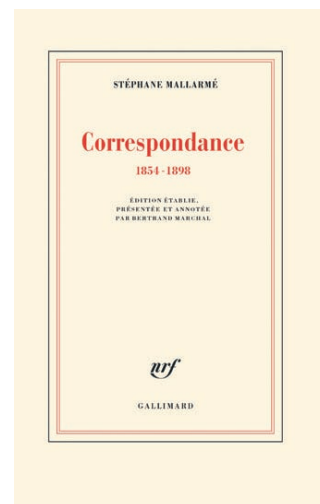
ment critiquable parce que la plupart des lettres n'ont pas été établies sur les originaux mais sur de simples copies avec les risques d'erreurs qui en résultent. Beaucoup de lettres sont donc fautives.

Jean-Pierre Richard ayant décidé de quitter l'entreprise afin d'achever sa thèse qui paraîtra en 1961, Henri Mondor cherche un autre collaborateur pour les tomes suivants. En raison du grand nombre de correspondants anglophones dans la période couverte par le deuxième tome prévu, il fait appel à Lloyd James Austin, un universitaire anglais d'origine australienne, professeur à Cambridge. Mais avant même la parution du tome II, Henri Mondor meurt et c'est Lloyd James Austin qui va assurer tout le travail jusqu'à la fin de l'entreprise. Il ne se doute pas encore qu'il se retrouvera devant un ensemble qui aboutira à un peu plus de 2700 lettres au total car, au fur et à mesure que le temps passe, d'autres lettres sont découvertes, et il se met lui-même en quête de nouvelles. Le chiffre initial est multiplié par trois, ce qui signifie aussi des tomes supplémentaires. Le deuxième tome sort en 1965 et le troisième en 1969, puis un quatrième, un cinquième, un sixième..., jusqu'à un onzième tome. Onze tomes en douze volumes parce que le quatrième est en deux volumes. L'entreprise est achevée en 1985 après bien des aléas car évidemment le projet coûte plus cher que prévu. Comme on trouve constamment de nouvelles lettres, en annexe s'ajoutent des lettres du volume précédent. Pour le lecteur qui recherche une lettre, c'est un véritable labyrinthe. Naturellement, la majorité sont à leur date, mais il faut aussi chercher constamment dans les suppléments, voire les *errata* et *addenda*, pour retrouver telle lettre qui peut figurer dans les tomes III, IV, V ou XI alors qu'elle devrait être dans le tome I ou II. Lloyd Austin



Bertrand Marchal  
© DR

**Bertrand Marchal** est un enseignant, chercheur, éditeur critique. Il est directeur de l'École doctorale « Littératures françaises et comparée » à l'université de Paris IV-Sorbonne depuis 2008. Auteur de plusieurs essais sur Mallarmé (publiés chez Corti) ainsi que d'un ouvrage sur le symbolisme (*Lire le symbolisme*, Dunod), Bertrand Marchal a réalisé l'édition des *Œuvres complètes* de Mallarmé pour l'édition de la Pléiade.



Stéphane Mallarmé  
*Correspondance (1854-1898)*  
Édition établie présentée et annotée par  
Bertrand Marchal  
Éditions Gallimard, coll. Blanche,  
mars 2019, 1968 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de la  
Fondation La Poste





a achevé une entreprise exceptionnelle, magnifique qui est en même temps d'un maniement malcommode en raison du nombre de volumes et des suppléments continuels. Tout est publié chez Gallimard et chaque volume compte en moyenne 350 pages.

### **Vous avez donc tout repris...**

**B.M.** Lorsque la *Correspondance* est achevée en 1985, Austin découvre de nouvelles lettres et il va publier des suppléments périodiques dans une revue anglaise intitulée *French Studies*. Dans chaque supplément - il en publiera six - il y a en moyenne une vingtaine de lettres. Puis en 1994, très fatigué (il mourra quelque temps après), il me demande de prendre la suite. Je vais à mon tour publier deux suppléments de lettres, le premier dans *French Studies*. Puis, la revue décidant d'arrêter les frais, j'en sollicite donc une autre : la *Revue d'histoire littéraire de la France* accepte un nouveau supplément qui paraît en 1999. Et toujours de nouvelles lettres réapparaissent, notamment à l'occasion de ventes publiques... En 1994, c'est aussi l'époque où je travaille à l'édition des *Œuvres complètes* de Mallarmé dans la Pléiade, et à deux éditions de correspondances. La première est une commande de l'éditeur qui, pour la collection Folio, veut refaire le tome I dont les erreurs altèrent parfois gravement la signification des lettres. Il s'agit d'une réfection complète du volume qui couvre les années 1862-1871, et il s'y ajoute une sélection de lettres plus tardives strictement centrées sur la poésie. La deuxième édition est une sollicitation de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet où se trouvent les fameuses lettres de Mallarmé à Méry Laurent. Or ces lettres avaient été léguées par Henri Mondor avec un interdit de publication par précaution en raison de son caractère intime. Cet interdit courait jusqu'au-delà de l'an 2000. Nous sommes en 1995 et François Chapon, alors directeur de la Bibliothèque Jacques Doucet, prend connaissance de cette correspondance, constate qu'elle n'a rien de scandaleux et qu'elle est tout à fait intéressante. Il lève donc l'interdit et me demande de la publier, ce qui est fait l'année d'après, en 1996. J'ai donc disposé de l'ensemble des lettres à Méry Laurent dont certaines n'étaient connues que par des extraits, et la plus grande partie inédites.

### **Et en 1996, vous recevez le Prix Sévigné pour l'édition de ces *Lettres à Méry Laurent*...**

**B.M.** Oui, c'était la première année du Prix Sévigné. Ces deux expériences m'ont préparé à travailler sur la correspondance complète. Au fur et à mesure que j'accumulais de nouvelles lettres, je les intégrais à l'ensemble de la correspondance

publiée que j'avais intégralement dactylographiée. Et quand je découvrais les originaux des lettres déjà publiées, je pouvais faire les corrections nécessaires. À partir du moment où les lettres nouvelles ont dépassé la centaine, je me suis dit qu'il serait bon d'envisager une nouvelle édition. Une édition en un seul volume qui serait beaucoup plus maniable. Bien sûr, la condition pour qu'elle soit viable, puisque l'édition originale comportait onze tomes, était de limiter l'appareil critique à 20% du texte. Il s'agissait donc de fournir le maximum d'informations dans le minimum de place, et de formuler les notes de la façon la plus brève, la plus laconique possible. Le pari a été tenu, et le volume fait 1968 pages.

### **Vous commencez votre texte introductif par un extrait d'une lettre (1864) de Mallarmé à son ami (médecin et poète) Henri Cazalis dans laquelle Mallarmé dit « abhorrer » les lettres et vous poursuivez en montrant combien son discours est contre la correspondance, alors que l'on dénombre 3 340 lettres dans ce volume !**

**B.M.** Il y a là, bien entendu, une part de boutade, mais c'est en même temps tout à fait compréhensible. La correspondance est une activité qui prend énormément de temps. Dans la première partie de sa vie, Mallarmé n'écrivait qu'à quelques correspondants privilégiés mais il faisait toujours de longues lettres. Et même à cette époque-là où il écrivait beaucoup moins qu'à la fin de sa vie, il donnait à ses interlocuteurs le sentiment que ses lettres n'étaient pas de vraies lettres. Un des motifs de sa correspondance était de dire : « Ceci n'est pas une lettre ». À Henri Cazalis, en 1867 : « (Je me mets d'abord sur la défensive en te prévenant que ceci n'est pas une lettre !) » ; ou encore : « Je suis exténué de lettres : ceci n'en est donc pas une. »

Lorsqu'il acquiert assez tardivement la notoriété, à partir de 1884, toute une jeune génération de poètes ou d'écrivains le découvre et fait de lui un modèle et un maître à penser. Par conséquent, Mallarmé va recevoir les premiers essais, édités ou manuscrits, des écrivains débutants, sans parler des écrivains confirmés et collègues qui lui envoient aussi leurs livres dédiés. Il y a donc un rituel du remerciement, un rituel de la réponse que le poète a la particularité de toujours soigner même si, évidemment, il y a une hiérarchie entre les lettres, longues pour les gens importants et des billets courts pour les débutants. Il s'ingénie à faire des lettres personnalisées qui font la fierté de celui qui les reçoit. Dans l'emploi du temps de Mallarmé, il y a ce qu'il appelle « les jours de lettres », des jours entièrement consacrés à la cor-

respondance. Dans un mois, il peut y avoir plusieurs « jours de lettres », et dans un même jour, Mallarmé peut écrire jusqu'à une cinquantaine de lettres. Il s'impose ainsi une forme d'esclavage. Après tout, il pourrait ne pas répondre. Mais il respecte chacun et s'applique à répondre à tous, par civilité. Ce ne sont jamais des phrases anodines, jamais deux fois la même formule, toujours des mots qui donnent au récipiendaire le sentiment d'avoir été lu et compris.

### À combien de correspondants s'adresse-t-il et à qui ?

**B.M.** Environ 550 (si l'on ne tient compte que des lettres retrouvées). Il y a sa famille bien sûr, les correspondants privilégiés ; il y a ceux qui appartiennent au monde littéraire, les écrivains confirmés ou débutants, mais il y a aussi une catégorie spéciale qui est très largement représentée : les éditeurs. La relation de Mallarmé avec eux est tout à fait capitale parce qu'il est un auteur très exigeant qui demande à ses éditeurs de toujours soigner non seulement la présentation, la mise en page, mais aussi la typographie dont on sait l'importance qu'elle a pour lui. Les principaux éditeurs auxquels il a affaire sont Lemerre, Vanier, Dujardin et Deman. Édouard Dujardin, le futur auteur des *Lauriers sont coupés*, a un peu plus de 20 ans, quand il se prend de passion pour Mallarmé (comme il s'est pris de passion pour Wagner) et décide d'être son éditeur. C'est lui qui publiera la première édition des *Poésies* en 1887, tandis que l'éditeur belge Edmond Deman, après avoir publié les *Poèmes d'Edgar Poe*, publiera la deuxième édition des *Poésies*, posthume, en 1899.

**Il est aussi en relation avec de nombreux peintres, Fantin-Latour, Berthe Morisot et son mari Eugène Manet, frère d'Édouard Manet, Odilon Redon, Whistler, etc.**

**B.M.** Oui, Mallarmé a eu des relations privilégiées avec beaucoup de peintres. Fantin-Latour est un des premiers mais il y a peu d'attestations d'un échange suivi. Ceux avec

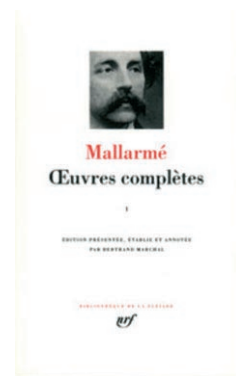
qui il a été en relation étroite sont Édouard Manet, son frère Eugène et sa belle-sœur, Berthe Morisot, Monet, Gauguin, Degas, Renoir, Whistler, Munch... Les grands peintres du petit monde des impressionnistes sont des amis proches de Mallarmé, mais aussi les Nabis (Maurice Denis, Vuillard) et des peintres plus inclasables (Odilon Redon qu'il a connu à partir de 1885 par l'intermédiaire de Huysmans, Puvis de Chavannes). En ce qui concerne Édouard Manet, on n'a qu'une lettre de Mallarmé à lui adressée parce que pendant les dix années où ils se sont connus de 1873 à 1883 (date de la mort de Manet), ils se voyaient tous les jours ou presque. Ils habitaient très près l'un de l'autre et lorsque Mallarmé rentrait du lycée, il pouvait s'arrêter dans l'atelier du peintre et discuter avec lui. C'était une conversation quasi-quotidienne.

**Manet, son ami, son collaborateur comme Mallarmé aime à l'écrire lorsqu'ils travaillent ensemble au *Corbeau* de Poe, est très largement cité dans la *Correspondance*. Mallarmé parle aussi en son nom : « Manet vous remercie mille fois de l'envoi d'*An Epic of Women* que je lui traduirai quelque soir de cet hiver » ; « je serai très content, et Manet aussi, le jour où vous mettrez la main sur le paragraphe relatif au *Corbeau* » ; « Manet, qui n'écrit guère, en sa qualité de peintre, vous envoie un long et silencieux pressement de main. » Quelques mots sur sa relation à Édouard Manet ?**

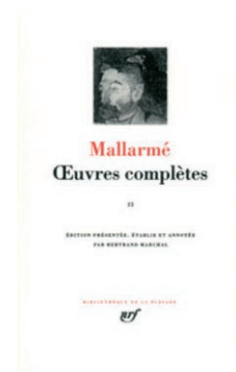
**B.M.** Il y a vraiment un compagnonnage entre les deux hommes, une amitié exceptionnelle et la mort de Manet, en 1883, a été pour Mallarmé un déchirement. Mallarmé a rencontré Manet en 1873 mais on ne peut faire que des hypothèses quant aux circonstances précises de leur première rencontre. Ils ont pu faire connaissance tout simplement en tant que voisins ou bien par l'intermédiaire de Méry Laurent, le modèle de Manet, elle-même voisine de Mallarmé. Elle habitait le même immeuble que le poète, 29 rue de



Stéphane Mallarmé photographié par Nadar (vers 1890)



Stéphane Mallarmé *Œuvres complètes*, tome I  
Édition de Bertrand Marchal  
Nouvelle édition. Collection Bibliothèque de la Pléiade (n° 497), Gallimard, 1998.



Stéphane Mallarmé *Œuvres complètes*, tome II  
Édition de Bertrand Marchal  
Nouvelle édition. Collection Bibliothèque de la Pléiade (n° 497), Gallimard, 2003.

Moscou, ce qu'on a d'ailleurs découvert assez tard. Outre leur collaboration pour *Le Corbeau* et *L'Après-midi d'un faune*, Mallarmé, après Baudelaire et Zola, s'est fait le défenseur de son ami, et lui a consacré un grand article dont il ne reste que la traduction anglaise, « The Impressionists and Edouard Manet », en 1876. Une autre relation privilégiée avec un peintre se nouera en 1888 avec Whistler, à la différence que nous avons, cette fois, une correspondance très fournie, tant pour les lettres du poète que pour celles du peintre américain.

### Qu'apporte cette nouvelle édition dans laquelle se distinguent trois périodes ?

**B.M.** Les lettres retrouvées concernent davantage les deux dernières périodes que la première. Et c'est évidemment dans la troisième période que l'apport de cette édition est le plus sensible car le nombre de lettres à retrouver était beaucoup plus important, même s'il s'agit de simples billets. Mais il y a aussi des lettres inédites à Gide, à Valéry, à Huysmans, à Marcel Schwob, à Aubrey Beardsley, aux dames Mallarmé (notamment au début de la maladie d'Anatole), à des hommes politiques qui étaient aussi des hommes de lettres comme Clemenceau ou le poète catalan et ministre espagnol Victor Balaguer. Et indépendamment des lettres nouvelles, cette nouvelle édition a permis de corriger des lettres déjà connues, de compléter des lettres dont on ne connaissait que des fragments, voire, parfois, de redater des lettres mal datées.

Cette correspondance manifeste en tout cas que le monde de Mallarmé ne se limitait pas à celui des lettres et des arts. Il y a véritablement un réseau de sociabilité significatif de l'époque, et de la place de la littérature et même de la poésie, place beaucoup plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui.

### Il y a les « Mardis de Stéphane Mallarmé » (première allusion en décembre 1877 dans une lettre à Marius Roux). Que savons-nous de ces réunions hebdomadaires qui prolongent la tradition des Salons littéraires ?

**B.M.** Il est possible qu'il y ait eu des réceptions antérieures à 1877, mais à cette époque, Mallarmé est un écrivain peu connu sauf dans un petit milieu où il passe pour un « fou littéraire », un écrivain « absolument incompréhensible ». En revanche, à partir de 1884, qui est l'année de son accès à la notoriété grâce à la publication d'*À rebours* de Huysmans et des *Poètes maudits* de Verlaine, toute une génération nouvelle reconnaît en lui le poète moderne par excellence et le monde littéraire dans son ensemble accorde désormais plus de considération à ce poète original et bien-

veillant. Les Mardis deviendront pour les heureux élus le cénacle de la modernité poétique. Quand Mallarmé répond par un petit mot à ceux qui lui soumettent leurs premiers vers, le comble du remerciement est une invitation en post-scriptum : « Si vous n'avez rien d'autre à faire le Mardi, passez donc me voir ». Pour ces néophytes, cette intronisation aux « Mardis de Mallarmé » est la porte d'entrée en poésie.

**Il y a une lettre adressée à Henri Cazalis, datée du 28 avril 1866, qui semble très importante où Mallarmé dit : « Malheureusement, en creusant le vers à ce point, j'ai rencontré deux abîmes, qui me désespèrent. L'un est le Néant, auquel je suis arrivé sans connaître le Bouddhisme, et je suis encore trop désolé pour pouvoir croire même à ma poésie et me remettre au travail, que cette pensée écrasante m'a fait abandonner. » Il s'agit d'un bouleversement qui aboutit chez lui à une autre logique de la poésie...**

**B.M.** Effectivement. C'est une lettre capitale qui intervient à la fin du premier trimestre de l'année 1866, à une époque où il est en train de travailler sur *Hérodiade* et plus particulièrement sur l'Ouverture ancienne et corrige ses poèmes anciens qui vont paraître dans le *Parnasse contemporain*. Pendant trois mois, il a donc négligé sa correspondance. En avril 1866, il prend la plume enfin, pour rassurer son ami Cazalis, lui raconter ce qui s'est passé pendant tout ce temps où il n'a pas écrit : et il fait cet aveu capital qui est la découverte du néant. Cette découverte ne procède pas d'une réflexion philosophique, mais du travail poétique : c'est « en creusant le vers » qu'il rencontre le néant : « J'ai rencontré deux abîmes, qui me désespèrent. L'un est le Néant auquel je suis arrivé sans connaître le Bouddhisme ». Cette découverte se double d'une véritable conversion : « Oui, je le sais, nous ne sommes que de vaines formes de la matière mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme. » Celui qui était jusque-là, comme beaucoup de ses contemporains, un idéaliste forcené est devenu un matérialiste convaincu. Pareille conversion aurait dû aboutir à l'abandon de la poésie qui n'est pas pour rien définie traditionnellement comme « le langage des dieux », le langage de l'idéal, de l'absolu. Pourtant, Mallarmé n'abandonne pas la poésie, mais il va lui donner une autre fonction, celle d'être une poésie réflexive et critique (avec tout ce que cela comporte de difficulté de lecture). Cette lettre du 28 avril 1866 ouvre en tout cas une crise qui va durer plusieurs années. Ce n'est qu'au sortir de cette crise que Mallarmé pourra enfin accéder à un autre usage, à cette autre pratique de la poésie qui va l'occuper désormais jusqu'à sa mort. À partir de sa reconnaissance en 1884, il va d'une cer-

taine façon imposer l'idée - qui nous paraît peut-être banale aujourd'hui - que ce qu'on peut appeler à tort ou à raison l'obscurité, ce n'est pas le signe d'une folie, mais peut-être une valeur poétique nouvelle. Mallarmé est en quelque sorte le premier qui a fait valoir une certaine difficulté de lecture comme caractéristique de la poésie parce qu'elle se distingue du langage courant.

**D'ailleurs il apprend d'Edgar Poe que la poésie n'est pas une expression sentimentale mais d'abord un travail sur les mots...**

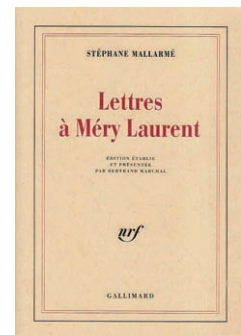
**B.M.** En 1860, alors que ses maîtres en poésie sont encore Hugo et Musset, Mallarmé fait la double découverte de Baudelaire et de Poe. Ce qu'il découvre de Poe, outre ses poèmes, c'est l'essai intitulé *The Philosophy of Composition* (que Baudelaire traduit par *La Genèse d'un poème*) dans lequel le poète américain explique comment il a écrit son poème *Le Corbeau*. Prenant le contre-pied d'un romantisme simpliste, Poe soutient que, si *Le Corbeau* est émouvant, s'il dégage une profonde mélancolie, cela ne veut pas dire que le poète est mélancolique. Autrement dit, la poésie n'est pas l'expression des sentiments du poète, de son état d'âme ou de quelque inspiration que ce soit. Poe développe au contraire une conception presque mathématique de la poésie, tout poème étant un problème qui peut se résumer ainsi : étant donné tel effet que le poète veut produire sur le lecteur, quels sont les moyens verbaux dont il dispose pour produire cet effet ? C'est ce qu'on appelle une poétique de l'effet. Ainsi le poète calcule ses moyens, choisit et combine les mots qu'il utilise en fonction non pas de sa propre sentimentalité mais de l'effet à produire. Poe apprend donc à Mallarmé à jouer les ingénieurs de la poésie, les ingénieurs du mot de façon à créer tel ou tel effet délibéré. Il se trouve que Poe a révélé tardivement que cet essai était en réalité une boutade, mais Mallarmé a continué, tout en le sachant, à penser que Poe avait découvert une vérité de la poésie, et il est toujours resté fidèle à cet enseignement.

## D'où aussi son intérêt pour les études linguistiques ?

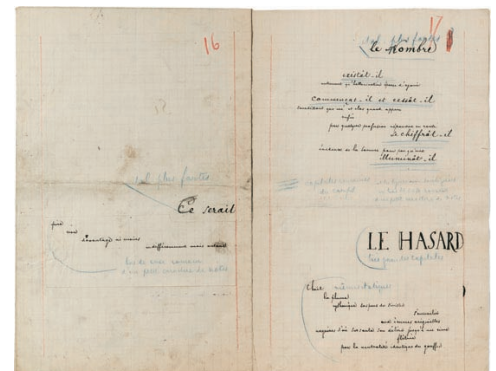
**B.M.** Cet intérêt pour les études linguistiques est directement lié à la crise dont on a parlé avec la lettre du 28 avril 1866 où il écrit : « Oui, je le sais, nous ne sommes que de vaines formes de la matière mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme ». Par quel moyen l'homme qui n'est que matière produit-il ce que Mallarmé appelle ce « glorieux mensonge » de Dieu, de l'âme ou de la poésie ? En 1869, il découvre par la lecture du *Discours de la méthode* de Descartes la notion de fiction, qui permet de penser ce « glorieux mensonge » de la lettre de 1866, et surtout que l'instrument unique grâce auquel l'esprit humain produit des fictions, qu'il s'agisse d'œuvres d'art, de mythes ou de représentations de toute sorte, c'est le langage. En somme, ce langage dont nous croyons être les maîtres quand nous parlons ou écrivons, c'est lui qui nous gouverne par les représentations qu'il produit à notre insu et dont nous sommes les dupes. Le langage est en quelque sorte notre inconscient. Si l'on veut donc comprendre ce qui se joue dans ces mécanismes inconscients du langage producteur de fictions (et la poésie en est une), c'est à la science du langage qu'il faut s'intéresser. Mallarmé est ainsi le seul poète du XIXe siècle qui ait refondé sa poésie sur la science linguistique contemporaine. On sait qu'il a lu les travaux du principal linguiste de son temps, Max Müller (1823-1900), qui a en outre fait servir la science linguistique à la déconstruction des mythes antiques en fondant une discipline nouvelle, la mythologie comparée. Ce que montre Max Müller, c'est que l'évolution du langage ne dépend pas de l'action concertée des êtres humains, mais relève d'un processus inconscient, et que le principal agent de cette évolution est la métaphore. Or qu'est-ce que la métaphore ? C'est le procédé poétique par excellence. D'où l'idée, pour Mallarmé, que le poète, qui, lui, fait



Stéphane Mallarmé  
*Correspondance complète (1862-1871)*  
suivi de *Lettres sur la poésie (1872-1898)*  
Avec des lettres inédites  
Édition de Bertrand Marchal.  
Préface d'Yves Bonnefoy  
Collection Folio classique, Gallimard, 1995.



Stéphane Mallarmé  
*Lettres à Méry Laurent*  
Édition de Bertrand Marchal  
Collection Blanche, Gallimard, 1996.



Stéphane Mallarmé  
*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*  
Maquette autographe (avril-mai 1897).



un usage conscient de cette figure, est peut-être le mieux placé pour percevoir son importance, ce qu'elle produit dans la poésie et dans le langage en général.

**Le Coup de dés (1897) est à la fois une expérience visuelle et musicale avec des arrêts fragmentaires, des blancs de la page, une typographie, dans lequel le sens du texte est lié à la disposition, à la mise en scène... Le livre qui devait être illustré par des lithographies d'Odilon Redon n'a pas vu le jour du vivant de Mallarmé...**

**B.M.** Le *Coup de dés* n'a pas été publié du vivant de Mallarmé parce que cette œuvre si neuve est restée inachevée pour des raisons techniques. En 1897, il y eut bien une prépublication dans la revue internationale *Cosmopolis*. Mais la forme n'était pas celle que souhaitait Mallarmé car le texte devait être disposé non pas sur la page simple mais sur la double page. Pour la prépublication, Mallarmé avait donc consenti à cette réduction spatiale, mais pour l'édition de luxe commandée par Ambroise Vollard, avec des lithographies de Redon, Mallarmé souhaitait revenir à la double page, et pour cela, réalisa une maquette manuscrite grandeur nature à destination de l'imprimeur (Firmin Didot). Mais pour celui-ci, la composition du texte sur la double page posait des problèmes quasiment insolubles. Les épreuves (au moins cinq tirages) envoyées au poète n'étaient jamais satisfaisantes faute de concordance entre la page de gauche et la page de droite. Il ne semble pas y avoir eu d'autres épreuves, après novembre 1897, et lorsque Mallarmé mourut en septembre 1898, le *Coup de dés* n'était toujours pas paru, et le projet fut abandonné par Vollard. Ce n'est qu'en 1914 que le gendre de Mallarmé et son exécuteur testamentaire, Edmond Bonniot, réalisa pour la NRF l'édition originale posthume du poème. Mais quels que soient ses mérites, cette édition, outre qu'elle ne comporte pas les lithographies, n'est pas non plus conforme à ce que voulait Mallarmé car on y a ajouté la préface de *Cosmopolis*, des pages de garde et une couverture séparée, alors que celle-ci aurait dû être la première page du texte. C'est ainsi qu'un volume de 24 pages (1ère et 4ème de couverture comprises) est devenu un volume de 36 pages. Quant aux quatre lithographies d'Odilon Redon exécutées pour illustrer *Le Coup de dés*, seules trois ont été conservées. On ne sait pas où elles auraient été placées. Une édition a été faite récemment chez Ypsilon (mai 2016) par Isabella Checcaglini qui a intégré les trois lithographies à une place probable mais non certaine.

**Ce texte manifeste la grande modernité de Mallarmé...**

**B.M.** C'est évidemment une œuvre fondatrice, même si Mallarmé n'est pas le premier à avoir pensé la poésie dans l'espace et à lui donner une dimension iconique. Le Moyen-âge tardif connaissait la pratique du *carmen figuratum*, dans une logique évidemment très différente. On sait que la littérature, comme la musique, est un art du temps, le temps de la lecture, par opposition à la peinture, art de l'espace. Le projet mallarméen participe de cette volonté de transgresser les limites de son art par une spatialisation de cet art du temps qu'est la littérature.

**Il parle aussi de l'intonation dans sa préface au Coup de dés...**

**B.M.** Il parle de l'intonation pour qui veut lire à haute voix. Deux lectures en effet sont possibles : par les yeux ou par l'oralisation. La mise en page constitue dans ce dernier cas une forme de partition musicale. Le poème regarde à la fois du côté de la musique et du côté de la peinture.

**Ses œuvres ont été mises en musique notamment par Debussy et par Ravel qui avait une prédilection pour la poésie de Mallarmé...**

**B.M.** D'autres compositeurs beaucoup moins célèbres ont mis aussi en musique les poèmes de Mallarmé, comme par exemple un jeune musicien d'origine italienne aujourd'hui oublié, Vittorio Emanuele Lombardi qui avait composé *Glose sur l'Après-midi d'un faune*, avant même Debussy. Pierre Citron (1919-2010) qui était à la fois mallarmiste et musicologue avait fait la liste de tous les compositeurs qui avait pris pour sujet un texte de Mallarmé. Il faut citer bien sûr Boulez, le dernier en date, pour *Pli selon pli*.

**Son activité de traducteur a-t-elle un lien direct avec sa pensée poétique ? (Mallarmé a traduit Edgar Poe et le Ten O'Clock (1885) du peintre américain Whistler)**

**B.M.** La traduction est non seulement en lien direct avec sa pensée poétique mais aussi avec son activité de professeur d'anglais, même si un professeur d'anglais n'est pas nécessairement traducteur. Pour le *Ten O'Clock*, il s'est fait aider par un poète franco-américain, Francis Vielé-Griffin (1864-1937) dont le nom n'apparaît pas dans la publication finale. Nous avons encore son manuscrit où il a signalé les erreurs de Mallarmé. Outre le *Ten O'Clock*, il a traduit neuf poèmes d'Edgar Poe dès 1860, il était alors âgé de 18 ans. Une traduction littérale, mot à mot. Il y reviendra bien sûr pour réaliser cette édition des *Poèmes d'Edgar Poe* avec portrait et illustration par Édouard Manet (1889).



**L'ensemble de cette correspondance présente différents intérêts : biographique, sociologique, esthétique... Que dire en conclusion ?**

**B.M.** Au regard de l'œuvre poétique de Mallarmé, les lettres peuvent paraître secondaires. Bien entendu, il y a une question liée au statut même de la correspondance qui ne relève pas de l'œuvre proprement créatrice. Pour ceux qui s'intéressent à Mallarmé, et plus généralement à la poésie, je pense que cette correspondance est une mine d'informations sur ce que peut être l'évolution d'un poète aussi important en France et dans le monde. Les lettres évoquent aussi le fonctionnement d'un milieu littéraire beaucoup plus homogène qu'il ne l'est aujourd'hui, qui se manifeste par des banquets de poètes ou de littérateurs comme il y a des banquets républicains. Elles permettent également d'obtenir les seules informations disponibles sur la genèse des poèmes de Mallarmé. L'ensemble de cette correspondance présente donc un quadruple intérêt : un intérêt biographique (on apprend beaucoup sur la vie de Mallarmé) ; un intérêt sociologique (la correspondance est un extraordinaire document sur les réseaux de sociabilité littéraire du dernier tiers du XIXe siècle) ; un intérêt génétique (on y découvre le principe de fabrication d'un poème). Le dernier intérêt, qui n'est pas le moindre, est la dimension esthétique, c'est-à-dire la conception que Mallarmé se fait de la littérature et des autres arts. La correspondance permet de mesurer à la fois la continuité et l'évolution de la poétique et plus largement de l'esthétique de Mallarmé. Bien sûr, nous disposons de ses textes poétiques, de ses textes critiques mais ils sont très difficiles à lire et le recours à la correspondance permet d'accéder souvent à une version plus accessible de ce qu'était la pensée mallarméenne. Sans ses lettres, nous serions beaucoup plus démunis. Enfin, Mallarmé est un personnage vivant, très attachant et très touchant. Je ne parle pas seulement des épisodes excessivement douloureux comme la mort de son fils, ou à un degré moindre, celle de son grand ami Villiers de l'Isle-Adam, mais cette correspondance nous offre aussi, par exemple, quand il est seul à Valvins et qu'il écrit chaque jour à sa femme et à sa fille pour relater l'activité de ses journées, qu'il s'agisse de travaux littéraires, épistolaires, domestiques ou de jardinage, un mélange de bonhomie, d'humour et de conscience littéraire tout à fait original.

## Lettres choisies

Stéphane Mallarmé - Correspondance  
© Gallimard, mars 2019.

### 1 - À Numa Mallarmé [1854 ?]

Mon cher papa

J'avais appris un compliment,  
Et j'accourais pour célébrer ta fête,  
On y parlait de sentiment,  
De tendre amour, d'ardeur parfaite ;  
Mais j'ai tout oublié,  
Lors que je suis venu,  
Je t'aime est le seul mot que j'ai bien retenu

### 28 - À Henri Cazalis

Sens. [Jeudi] 25 Septembre 1862

Mon bon Henri,  
J'aurais dû, je le sais, te répondre il y a huit jours, mais je ne sais plus faire autre chose que penser à Marie. D'abord, elle était à la campagne, et j'étais comme un corps sans âme : je n'aurais pas eu le courage de soulever une plume. Depuis, elle est revenue, et je suis tellement à elle, cœur et tête, que cela me semble presque une impiété que de prendre dans mon bureau une feuille de papier qui ne sera pas remplie à son intention. Je crois lui voler un temps qui lui appartient. Toutefois, comme notre amitié est sœur de mon amour, causons longuement aujourd'hui, cher am...oureux.  
Je relis encore ta lettre qu'illumine le souvenir d'un si beau Rêve !  
J'ai bien pensé à toi, va, pendant ton voyage, et, plus d'une fois, en tirant ma montre, Je me suis dit : « Il arrive... »  
Quel Rêve ! quel rêve, cher Cazalis ! et que la réalité doit être pénible maintenant ! Je suis sûr que tu ne peux croire que tu l'as vue comme avant tu n'osais croire que tu la verrais ! Je connais cela.  
Et elle a toujours été la même ? Neige, hermine, plume de cygne — toutes les blancheurs.  
Malheureux ! comment peux-tu maintenant griffonner dans une étude et respirer l'odeur nauséabonde du papier timbré !... Peut-être, cependant, cela t'est-il bon — en t'empêchant de penser, et, par suite, d'être malheureux ? Oh ! les voyages ! les voyages !  
Voici plusieurs jours que pour poème unique je lis un Indicateur des Chemins de Fers ! Si tu savais quelles jouissances exquisées je goûte à voir ces chiffres alignés comme des vers ! Et ces noms divins qui sont mon horizon bleu : Cologne, Mayence, Wiesbaden. C'est là que je voudrais m'envoler avec ma douce sœur, Marie ! La Prusse, l'Allemagne, l'Autriche, tout cela se confond dans mon désir, et ces stations Allemandes ont pour moi un parfum indicible.

*Allons-nous-en par l'Autriche !  
Nous aurons l'aube à nos fronts ;  
Je serai grand, et toi riche,  
Puisque nous nous aimerons.*

Oui, je passe des heures sur ce papier captivant. Il y a parfois de gros chiffres soulignés qui éclatent avec le bruit hâtif des locomotives passant sur les disques de bois des gares — et des noms en grandes lettres qui sont des « Qu'il mourût ! »  
Je suis fou, n'est-ce pas ? La preuve, c'est que je vais faire un poème en prose sur ces projets de voyage.  
(...)

**56 - À Henri Cazalis**

[Tournon,] Jeudi matin [7 ? janvier 1864]

Mon Henri,

Je t'envoie enfin ce poème de *l'Azur* que tu semblais si désireux de posséder. Je l'ai travaillé, ces derniers jours, et je ne te cacherai pas qu'il m'a donné infiniment de mal, — outre qu'avant de prendre la plume il fallait, pour conquérir un moment de lucidité parfaite, terrasser ma navrante Impuissance. Il m'a donné beaucoup de mal, parce que bannissant mille gracieusetés lyriques et beaux vers qui hantaient incessamment ma cervelle, j'ai voulu rester implacablement dans mon sujet. Je te jure qu'il n'y a pas un mot qui ne m'ait coûté plusieurs heures de recherche, et que le premier mot, qui revêt la première idée, outre qu'il tend par lui-même à l'effet général du poème, sert encore à préparer le dernier. L'effet produit, sans une dissonance, sans une fioriture, même adorable, qui distraie, — voilà ce que je cherche. Je suis sûr, m'étant lu les vers à moi-même, deux cents fois peut-être, qu'il est atteint. Reste maintenant l'autre côté à envisager, le côté esthétique. Est-ce beau, y a-t-il un reflet de la Beauté ? Ici, commencerais mon immodestie si je parlais, et c'est à toi de décider.

Henri, qu'il y a loin de ces théories de composition littéraires à la façon dont notre glorieux Emmanuel prend une poignée d'étoiles dans la voie lactée pour les semer sur le papier, et les laisser se former au hasard en constellations imprévues ! Et comme son âme enthousiasme [sic], ivre d'inspiration, reculerait d'horreur devant ma façon de travailler ! Il est le poète lyrique, dans tout son admirable épanchement. Toutefois, plus j'irai, plus je serai fidèle à ces sévères idées que m'a léguées mon grand maître Edgar Poe.

Le poème inouï du *Corbeau* a été ainsi fait. Et l'âme du lecteur jouit absolument comme le poète a voulu qu'elle jouît. Elle ne ressent pas une impression autre que celles sur lesquelles il avait compté. — Ainsi, suis ma pensée dans mon poème, et vois si c'est là ce que tu as senti en me lisant. Pour débiter d'une façon plus large, et approfondir l'ensemble, je ne parais pas dans la première strophe. *L'azur* torture l'impuissant en général. Dans la seconde, on commence à se douter, par ma fuite devant le ciel possesseur, que je souffre de cette terrible maladie. Je prépare dans cette strophe encore, par une forfanterie blasphématoire *Et quelle nuit hagarde*, l'idée étrange d'invoquer les brouillards. La prière au *Cher Ennui* confirme mon impuissance. Dans la troisième strophe, je suis forcené comme l'homme qui voit réussir son vœu acharné. La quatrième commence par une exclamation grotesque, d'écolier délivré. *Le ciel est mort* ! Et, de suite, muni de cette admirable certitude, j'implore la Matière. Voilà bien la joie de l'Impuissant. Las du mal qui me ronge, je veux goûter au bonheur commun de la foule, et attendre patiemment la mort obscure... Je dis : *Je veux* ! Mais l'ennemi est un spectre, le ciel mort *revient*, et je l'entends qui chante dans les cloches bleues. Il passe, indolent et vainqueur, sans se salir à cette brume et me transperce simplement. À quoi je m'écrie, plein d'orgueil et ne voyant pas là un juste châtement de ma lâcheté, que j'ai *une immense agonie*. Je veux fuir encore, mais je sens mon tort et avoue que *je suis hanté*. Il fallait toute cette poignante révélation pour motiver le cri sincère, et bizarre, de la fin, *l'azur*... — Tu le vois, pour ceux qui, comme Emmanuel et comme toi, cherchent dans un poème autre chose que la musique du vers, il y a là un vrai drame. Et c'a été une terrible difficulté de combiner, dans une juste harmonie, l'élément dramatique, hostile à l'idée de Poésie pure et subjective, avec la sérénité et le calme de lignes nécessaires à la Beauté.

Mais tu vas me dire que voilà beaucoup d'embarras pour des vers qui en sont bien peu dignes. Je le sais. Cela, toutefois, m'a amusé de t'indiquer comment je juge et je conçois un poème. Abstrais de ces lignes toute allusion à moi, et tout ce qui a rapport à mes vers, et lis ces quatre pages, froidement, comme l'ébauche, fort mal écrite et informe, d'un article d'art. Tuus,  
Stéphane Mallarmé.

Je ne me relis pas. Et je te plains d'avoir à me lire, povero !

**115. À Villiers de l'Isle-Adam**

Tournon, [dimanche] 31 décembre 1865

Mon bon Villiers,

Une lettre entre nous deux est une mélodie banale que nous laissons aller au hasard, pendant que nos deux âmes, qui s'entendent si merveilleusement, font une basse naturelle et divine à sa vulgarité. Je crois, du reste, que nous avons ce talent de ne savoir joindre deux mots que quand nous écrivons un Poème : ajoutez que, depuis ce matin, je remplis de copie une quarantaine d'enveloppes dédiées à des êtres charmants que j'ai rencontrés jadis et qui m'ont aimé, et que je n'ai pas la cruauté d'oublier. Mais je ne suis plus à leur diapason, et ne peux leur offrir que de vides paroles.

Cette fatigue, avec la haine d'écrire quand ce n'est pas pour l'Art, m'excusera, n'est-ce pas, puisque je fais cette concession à la réalité, vous sentant sans cesse près de moi et parmi ma solitude, d'aimer que vous receviez un papier de moi le jour du nouvel an.

Travaillez-vous, mon bon ami, dans votre exil ? Dites-moi bien cela. Pour moi, j'ai eu tous les ennuis depuis mon retour à Tournon, mon temps morcelé par le collègue, une visite ennuyeuse d'un mois faite à ma femme par une sœur qui ne m'est pas sympathique, et, il y a quinze jours, quand je rêvais admirablement mon poème entier d'*Hérodiade*, j'ai été interrompu par la mort d'un grand-père qui m'appelait à Versailles. Mais je vais me remettre au travail, avec bonheur ! J'ai le plan de mon œuvre, et sa théorie poétique qui sera celle-ci : « donner les impressions les plus étranges, certes, mais sans que le lecteur oublie pour elles une minute la jouissance que lui procurera la beauté du poème » En un mot, le sujet de mon œuvre est la Beauté, et le sujet apparent n'est qu'un prétexte pour aller vers Elle. C'est, je crois le mot de la Poésie.

Je vous adresse la note assez exacte du vers, dans un petit poème composé après le travail de la nuit auquel j'ai acclimaté mon esprit en souvenir de vous. Le poète, effrayé, quand vient l'aube méchante, du rejeton funèbre qui fut son ivresse pendant la nuit illuminée, et le voyant sans vie, se sent le besoin de le porter près de sa femme qui le vivifiera.

— Mon papier est plein, c'est une raison, comme une autre, de ne pas vous écrire toute la nuit, je vous presse les mains de tout mon cœur en vous souhaitant une belle et grande année,  
— votre ami,

Stéphane Mallarmé

**1542- À Melle Mallarmé**

[Valvins,] Samedi matin [11 juillet 1891]

Tu t'es donc fait mal aux pieds, ma pauvre enfant : nous en causons, longuement. Avec le mauvais temps aussi, n'est-ce pas ? la mer est belle. Tu souriras de Valvins en revenant. Il continue à ne s'y rien passer. Si, une rixe de rôdeurs hier soir commencée sur le pont et finie devant les sainte-Colombe ; et le pauvre âne va être abattu, petite mère a parlé, avec véhémence, à César, devant Madame Mary stupéfaite et on n'a plus remis à l'eau le patient. Moi, j'ai fait une promenade à voile vers Thomery hier ; le soir, on a complété le ponton comme par le passé, le canot prend des airs plus nobles. On vend la yole, du moins j'ai écrit à Tellier.

Petit chat, tu m'excuseras, près de Madame Ponsot, l'autre jour de ne lui avoir pas glissé la carte sous une enveloppe à elle, mais c'était dans un coup de feu de facteur ; et tu embrasseras Eva (tout simplement.)

Tu vois, pour que je ne te parle pas d'abord de la santé de petite mère, il faut qu'il n'y ait rien à dire, ni en très bien non plus. Moi, je me suis remis, presque.

Je te baise la main  
ton papa.

**3077. À Ambroise Vollard**

Valvins, par Avon (Seine-et-Marne)  
[Mercredi] 15 Septembre [1897]

Cher Monsieur Vollard

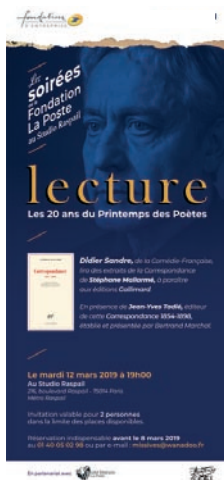
Bonjour, amitiés. Vous savez que la Maison Didot traîne infiniment : j'ai eu trois fois des épreuves, mais à des mois d'intervalle, les intermédiaires assez satisfaisantes ; les dernières, inconsidérément et sans indication mienne, modifiées. Tout ceci de petits ennuis, tout en présentant cette gravité que je n'ai encore tenu rien d'assez net pour le communiquer à Redon. Je viens d'écrire, de presser et espère avoir quelque chose de propre cette fois-ci : vous pouvez, de votre côté, vous occuper de la fabrication du papier, vingt-quatre pages soit six feuilles du format convenu. Terminons le *Coup de Dés* ; avant *Hérodias* : oui, je serais enchanté que Vuillard illustrât ce poème-ci, ouvrez-vous-en à lui et qui sait s'il ne cédera pas à la tentation ; car il *peut tout faire*. Nous causerons de l'opportunité de publier, selon mon habitude, en épreuves, dans une revue — ou pas — les additions que je fais ; jamais, du reste, l'œuvre entière qui doit paraître, telle, chez vous, d'abord, certainement. Je n'en suis pas là, du reste : ces morceaux nouveaux, comme je les vois, étant considérables ; à eux deux, prélude et finale, allant jusqu'à plus que doubler le fragment qui existe. Mon ami Mardrus est tout à fait un homme de parole et il est charmant à lui d'avoir souscrit le premier. Votre main, mon cher Éditeur, très affectueusement

Stéphane Mallarmé

**Sites Internet**

**Éditions Gallimard**  
<http://www.gallimard.fr/>

**Musée Stéphane Mallarmé**  
**(77870 Vulaines-sur-Seine)**  
<http://www.musee-mallarme.fr/>

**Lecture**

**Les Soirées de la Fondation La Poste**  
**Le 12 mars 2019**  
**Studio Raspail, Paris 14e**

Les 20 ans du Printemps des Poètes

Didier Sandre lira des extraits de la Correspondance de Stéphane Mallarmé...

**Le Printemps des poètes**  
<https://www.printempsdes-poetes.com/>

# Stéphane Mallarmé

## Portrait

Par Corinne Amar

On le dit hermétique, on le dit obscur - poète visionnaire pour qui toute chose sacrée s'enveloppait de mystère, le poète d'*Hérodias* - *Je la rêve si parfaite que je ne sais seulement si elle existera jamais* - qui interrogea l'origine de la parole, dota la poésie d'une telle allure syntaxique, d'une telle profusion de coloris, qu'on pensa à tort ses vers écrits pour être compris alors qu'ils l'étaient pour être entendus : *établir du faste et de la gloire dans la voix*.

« La méfiance avec laquelle plus d'un lecteur commence cette page est justifiée. Mallarmé est un auteur obscur, et, comme ceux-là qui ont écrit sur lui se sont gardés de l'éclaircir, on l'a pris pour un auteur inintelligible. » Ainsi commence la préface d'Albert Thibaudet, grand critique de la NRF, à *La poésie de Stéphane Mallarmé\**. Plus loin, il confiera qu'on ne comprend pas une œuvre de Mallarmé toute seule et d'abord, sans préparation, qu'il faut au lecteur s'accoutumer à sa logique, prendre la mesure de ses œuvres les unes par les autres, pour y entendre enfin, une musique inattendue. Alors, on entend différemment ces sonorités envoûtantes qui mêlent froid et lumière, la lune, ses pleurs, la blancheur ou le don maternel mais aussi, l'empourprement amoureux. Ainsi, d'*Apparition* (1865) qui commence comme cela : « La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs / Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs / Vaporeuses, tiraient de mourantes violettes / De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles / - C'était le jour béni de ton premier baiser (...) »

Né à Paris en 1842, issu d'une bonne famille de la bourgeoisie parisienne, mort en 1898, traducteur, enseignant par nécessité, critique d'art, poète qui, admiratif de Théophile Gautier, de Baudelaire, de Théodore de Banville, fera paraître ses premiers vers à l'âge de vingt ans, Stéphane Mallarmé (1842-1898) a cinq ans lorsqu'il perd sa mère, Elisabeth. Le fond du monde s'ouvrira sur un abîme, le premier. Son père s'éloigne, se remarie, il est confié à ses grands-parents qui l'élèvent, avant une succession de pensions, de lycées. Son vrai lien avec le noyau de communion maternelle sera sa sœur, Maria, de deux ans sa cadette. Mais Maria meurt (il a quinze ans) qui le renvoie à « la » blessure. En 1864, dans *Plainte d'Automne*, le poète reliera de façon explicite l'éclosion de son génie à la mort de Maria.



« Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile - la quelle, Orion, Altair, et toi, verte Vénus ? - j'ai toujours chéri la solitude. Que de longues journées j'ai passées seul avec mon chat. Par seul, j'entends sans un être matériel et mon chat est un compagnon mystique, un esprit. (...) car depuis que la blanche créature n'est plus, étrangement et singulièrement j'ai aimé tout ce qui se résumait en ce mot : chute. »

À Sens, dans l'Yonne, deux ans plus tôt - il a vingt ans - il a rencontré une autre Maria, Maria Gerhard, une jeune Allemande qu'il épouse à Londres, le 10 août 1863. Quelques mois avant son mariage, il confie à son ami, le futur médecin et poète symboliste, Henri Cazalis, (ils s'écriront régulièrement entre 1862 à 1871), témoin privilégié de sa vie, de ses aspirations, de ses inquiétudes :

« 27 avril 1863, Mon bon Henri, (...) Voici la façon dont je vois l'avenir. Si j'épousais Marie pour faire mon bonheur, je serais un fou. D'ailleurs, le bonheur existe-t-il sur cette terre ? Et faut-il le chercher, sérieusement, autre part que dans le Rêve ? C'est le faux but de la vie ; le vrai est le Devoir. Le Devoir, qu'il s'appelle l'Art, la Lutte, ou comme on veut. Je ne me dissimule pas que j'aurai affrontement à combattre parfois — et de grands désenchantements qui deviennent plus tard des tortures. Je ne me cache rien. Seulement, je veux tout voir avec un regard ferme, et invoquer un peu cette Volonté dont je n'ai jamais connu que le nom. » En 1879, lorsqu'il perdra son fils de huit ans, Anatole, dans les spirales traversées de la mort et du désespoir à nouveau, à nouveau se fera entendre ce grand principe de solitude et d'effroi qui définit l'homme confronté à la douleur et à la disparition. Sorti de l'adolescence, il écrit des poèmes. Il les a recueillis, les a classés, espère une publication : il a choisi d'être poète.

L'œuvre de Mallarmé se divise en trois grandes périodes, la première 1862-1873, avec ses grandes années fondatrices qui voient naître, *Les Fêtes*, *Les Fleurs*, *L'Azur*, puis apparaître ses deux chefs-d'œuvre, *Hérodiade*, *L'Après-midi d'un Faune*, années où il se construit en regard de Baudelaire, son aîné (1821-1867), dans une même récurrence des visions et des tourments, dans les mêmes équations de rêve et de réalité qui sondent l'abîme, dans une passion commune pour la doctrine d'Edgar Poe, selon laquelle la poésie ne doit avoir en vue autre chose qu'elle-même — années pendant lesquelles en *creusant le vers*, il rencontre deux abîmes ; l'un, le Néant, et l'autre, le vide de sa poitrine. En avril 1864, alors qu'il écrit *L'Azur*, le poème lui donne « infiniment de mal », il lui faut terrasser sa « navrante impuissance », les mots flottent éparpillés, il ne sait pas encore si cette écriture peut *représenter quelque chose*. Cette même année, il commence *Hérodiade*. « Pour moi me voici résolument

à l'œuvre. J'ai enfin commencé mon Hérodiade. Avec terreur car j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : Peindre non la chose mais l'effet qu'elle produit. (...) Je m'assigne vingt ans pour l'achever... tout est ébauché... ma vie entière a son idée... »\*\* Avec la seconde période, où il dira « je redescends de l'absolu », il confiera dans sa correspondance la crise et la ténacité de cette écriture dont il lui faut déchiffrer la langue, ce rapport étroit à l'art toujours mais la vie immédiate, le monde ouvert au gouffre du réel : la période de 1873 à 1884, verra une transposition de l'écriture en des formules souples, période pendant laquelle il n'écrira peu ou pas de poèmes mais se concentrera sur de puissantes méditations comme *La dernière Mode*, *Les Mots anglais*, traduira Edgar Allan Poe — un temps de retrait et de transition : — « Je n'ai pas de nouveaux vers inédits, malgré un des plus gros labeurs littéraires qu'on ait tentés... je m'occupe de l'armature de mon œuvre »\*\*\*. Les années 1884-1898 marqueront la grande période, « les pieds sur la terre ferme de son rêve, et les poèmes dits obscurs, hermétiques.

Il était pauvre, il lui fallut travailler. Sa vie *extérieure*, diront ses biographes, fut simple et unie, il aimait sa vie de famille, sa maison, et vu d'en haut, « le mouvement de l'existence littéraire ». Il enseigna l'anglais dans des lycées de province, et peu après la guerre, à Paris. Il travaillait dans une solitude morale, et poursuivant son rêve, rivé à l'essentiel, au décisif, à ce point voué à la poésie que l'activité épistolaire, mangeuse de son temps lui faisait figure de repoussoir absolu. Une correspondance de Stéphane Mallarmé\*\*\* sort ces jours-ci (28 mars 2019) qui néanmoins montre combien il écrivait, montre l'intégralité d'une correspondance commencée en 1854. Il a douze ans, et il écrit des petits mots affectueux, aimables comme il le sera toute sa vie, et déjà, il se presse, s'excuse, n'a pas eu le temps d'écrire plus tôt ou encore, oublie ce qu'on dit à son père de compliment pour sa fête.

.....

\* Albert Thibaudet, *La poésie de Stéphane Mallarmé*, Tel Gallimard, 1926, préface.

\*\* *Stéphane Mallarmé*, Par Patrick Laupin, Seghers 2004, p. 36, 38.

\*\*\* *Stéphane Mallarmé*, op. cité p. 18.

\*\*\*\* Stéphane Mallarmé, *Correspondance (1854-1898)*, Nouvelle édition augmentée, en un volume, de Bertrand Marchal, Gallimard, mars 2018.

## Avec ou sans enveloppe La Lettre et le secret Épistolaire n°44

Par Gaëlle Obiégly



Il arrive qu'on griffonne au dos des enveloppes. À l'instar des gribouillis dont elles sont souvent le support, les enveloppes sont des rebus. Négligées par les collectionneurs de lettres, elles n'en sont pourtant pas totalement dénuées de valeur et de sens. Ce numéro de la revue *Épistolaire* étudie avec sa rigueur habituelle la place occupée par l'enveloppe

dans la correspondance. L'approche juridique et historique par lesquelles commence le dossier est suivie d'analyses concernant la poétique de l'enveloppe. Pliage qui sert à dissimuler un message, elle est aussi – chez Mallarmé – l'espace du poème. Mais un poème utilitaire. L'enveloppe déplace, protège, cache, orne une lettre que, la plupart du temps, on conservera sans cet habit qui a des points communs avec le langage écrit. Selon les époques, le matériau et l'esthétique de l'enveloppe varie. Objet de mode au XIX<sup>ème</sup> siècle, elle est doublée de soie. Cela peut encore être le cas aujourd'hui, selon l'importance que l'on accorde à la relation épistolaire. Mais, plus étonnant, chez les Mésopotamiens la correspondance sur tablette d'argile circule, déjà, dans des enveloppes. Si elle n'est pas alors « feuille de papier pliée en forme de poche », telle qu'on la définit, la simplicité caractérise l'enveloppe dès la première heure. Son usage millénaire nourrit la réflexion des différents chercheurs qui ont participé au colloque publié par la revue *Épistolaire*.

Moins nombreuses que les lettres dont elles permettent la circulation, les enveloppes sont souvent réutilisées. Elles sont éphémères, recyclables, réduite à leur dimension matérielle. Les correspondances offrent toujours de nouvelles pièces aux collectionneurs, aux chercheurs ; particulièrement lorsqu'il s'agit de la seconde moitié

du XIX<sup>ème</sup> siècle. On dénombre une quantité de ventes qui alimentent les collections d'autographes. Les grands écrivains de l'époque, Hugo, Flaubert, Maupassant ou Zola, y sont très présents. Mais dans cet inépuisable vivier d'autographes, rares sont les enveloppes. Elles ont accompagné les lettres, pourtant. Les catalogues d'autographes les mentionnent quelquefois, ce sont toujours des indications marginales. Les enveloppes n'intéressent pas les collectionneurs ; sont-elles pour autant dépourvues d'intérêt ? Si sa présence ou son absence n'influe aucunement sur la cote d'une lettre, celle-ci, sans son enveloppe, a quelque chose mutilé. Cette discrimination s'explique par la dégradation que ferait subir à une lettre le pliage que lui impose l'enveloppe. De protectrice, elle devient d'une coercition destructrice. Une fois extraites des enveloppes, les lettres sont conservées dépliées. On les range à plat dans des chemises. Alors que dans les enveloppes, elles se fragmenteraient en raison des pliures qui s'accroissent avec le temps. Donc, la préservation d'une lettre nécessite qu'on la garde hors de son réceptacle d'origine. Obstacles à la conservation, les enveloppes sont jetées la plupart du temps. Mais, peut-être moins parce qu'on les néglige que parce qu'elles sont nuisibles à la sauvegarde des lettres. Désertées, on ne leur voit plus aucun intérêt. À tort.

Dans l'article consacré à Zola, l'attention est portée sur le message des enveloppes et, dans ce cas précis, sur ce qui motive la conservation ou non des enveloppes dans cette correspondance. Ainsi, dans le cas de petites séries épistolaires, si le destinataire conserve tout, c'est qu'il possède peu de pièces. Par exemple, le corpus de lettres adressées à Saint-Georges de Bouhélier, un de ses derniers disciples, comprend cinq cartes de visites dont le format correspond à celui de l'enveloppe. De fait, on peut conserver une carte de visite dans son enveloppe, sans risquer de l'abîmer. À l'inverse, la correspondance intime de Zola et d'Alexandrine, qui se compose de 530 lettres, offre peu d'enveloppes. Elles offrent, pour l'épouse, peu d'intérêt. De même, l'écrivain, qui a conservé soigneusement toutes les lettres qui lui ont été adressées, s'est débarrassé des enveloppes. Elles ne lui apprennent rien, indiquant seulement son nom et sa propre adresse.

Cela n'est pas le cas de toutes les enveloppes. Mallarmé en a fait le support de poèmes. Les quatrains-adresses. En effet, dans la seconde moitié des années 1880, il commence à inscrire sur les enveloppes de ses courriers des quatrains en forme d'adresse. Il en publiera certains. Il le fait

par « pur sentiment esthétique » précise-t-il dans la préface des « Loisirs de la Poste », « à cause d'un rapport évident entre le format des enveloppes et la forme d'un quatrain ». Barbara Bohac s'interroge sur ce qui a conduit ce poète absolu à se livrer à des « créations aussi futiles ». Le sont-elles ? C'est tout l'intérêt de cet article que d'analyser ces vers légers à partir de la perplexité des exégètes. Contrastant avec les poèmes malarméens, la lisibilité de ces vers tient à leur utilité immédiate. Le sens caché au fond de la syntaxe n'a plus cours. Car, ici, sur l'enveloppe le message est direct. Il doit être intelligible au facteur. Cette production utilitaire que sont les quatrains-adresses amène les spécialistes de l'œuvre, selon Barbara Bohac, à considérer la dimension sociale qui, dans ce cas, étonne. C'est ce qui est étudié dans cet article émaillé de quelques-uns de ces petits poèmes adressés au facteur, le premier à les déchiffrer. Puis au destinataire de la lettre contenue dans l'enveloppe arrivée à bon port grâce à l'interprétation du postier.

Cette question de l'adresse et de la poésie est abordée dans un autre article de la revue à propos des cartes postales - dépourvues d'enveloppes justement. L'inscription de la carte postale dans l'histoire de la littérature y est étudiée à travers l'emploi que les poètes ont fait de ce support matériel comprenant un espace destiné à l'écriture et un autre à l'image. Les interactions entre le textuel et le visuel, les contraintes du format produisent un genre lyrique marqué par un imaginaire de l'instantané et du présent. Sur carte postale on fait part à un autre de ce que l'on a sous les yeux au moment où l'on écrit. Cela a des conséquences sur ce qui est dit : on cherche à stimuler la curiosité du destinataire. Il s'agit d'une écriture déterminée autant par le regard de l'énonciateur que par la sensibilité de celui auquel on s'adresse.

Plus loin, dans la revue, l'adresse, mot pris largement dans son sens de destination, est traitée sous l'angle de la philosophie. À qui s'adressent les philosophes ? C'est la question que pose Jacques Derrida, en 1980 : « À qui crois-tu qu'il écrit ? Pour moi, c'est toujours plus important que de savoir ce qu'on écrit ; je crois d'ailleurs que ça revient au même, enfin à l'autre. » L'auteur de l'ar-

ticle où prend place cette citation, Luis Felipe Alarcon, s'appuie sur elle pour déployer une réflexion où la philosophie assume une communication à la fois universelle et sentimentale. Ce paradoxe est mis à l'étude ici. Le livre de Jacques Derrida, *La carte postale*, nourrit une pratique d'écriture qui articule les registres philosophique et épistolaire. Adressé à quelqu'un, à un toi, le texte est indéchiffrable, malgré sa lisibilité. C'est, du reste, pourquoi ce philosophe aime la carte postale dont il dit que « même sous enveloppe, c'est fait pour circuler comme une lettre ouverte mais illisible. » Illisible puisqu'adressée à la seule personne qui puisse la comprendre.

---

Revue de L'AIRE : Épistolaire n°44  
*Avec ou sans enveloppe*  
*La lettre et le secret*  
 Collectif  
 Geneviève Haroche-Bouzinac,  
 Quentin Le Pluard, Marine Béranger,  
 Pierre Allorant...  
 Éditions Honoré Champion,  
 déc. 2018, 350 pages, 29 €. <http://www.epistolaire.org/revues/revue-n44-2018/>

Ouvrage publié avec le concours  
 de la Fondation La Poste





# Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

## Romans



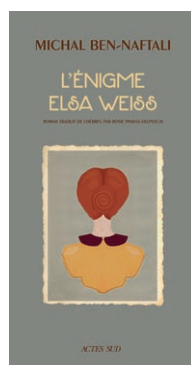
**Erwan Desplanques, *L'Amérique derrière moi*.** Le jour de Noël, le narrateur apprend que son père, âgé de soixante-dix ans, est atteint d'un cancer des poumons incurable. Deux jours plus tard, sa femme lui annonce qu'elle attend un enfant. « Il ne m'échappait pas que ces deux horizons cohabitaient, se fondaient l'un dans l'autre, et qu'il me faudrait suivre deux croissances simultanées, celle d'une tumeur et d'un embryon qui aboutiraient aux résultats opposés, une mort et une naissance, deux

réalités jumelles circonscrivant la totalité du spectre et qui, avec la célérité d'un tour de passe-passe, signeraient la disparition d'un père et l'apparition concomitante d'un fils. » La maladie du père et la perspective de sa perte occupent tout l'espace mental du fils, le ramènent au passé, à la nature de leur relation, à celle tissée avec le grand-père maternel, psychiatre, prisonnier pendant la guerre du Stalag XVII A en Autriche. Après un premier roman (*Si j'y suis*, 2013) et un recueil de nouvelles (*Une chance unique*, 2016), Erwan Desplanques, ancien journaliste à *Télérama*, fait ici le portrait d'une famille fantasque, la sienne. Avec pudeur, tendresse, lucidité et humour, il livre des bribes de son enfance et de son adolescence à Reims, décrit le couple volcanique puis harmonieux formé par ses parents. Il raconte les derniers moments de son père, l'impuissance des proches, l'incapacité des hommes de cette famille à exprimer leurs sentiments. Son père ancien militaire devenu assureur, était fasciné par les États-Unis et la guerre. Né en 1943, il aurait aimé être un héros américain, collectionnait les armes à feu, embarquait sa famille le samedi à bord de sa Jeep Willys ou de son Dodge, écrivait à ses proches en anglais, choisissait ses vêtements et ceux de ses deux fils dans des surplus de l'armée et présidait le comité de jumelage entre Reims et Arlington en Virginie. « Les États-Unis incarnaient à ses yeux la possibilité de s'inventer, de bâtir ses propres fictions. C'était une terre de conquête, de résilience, de progrès. » Entre décryptage des mythes familiaux, désir de changement, dernier souffle de son père et premier contact charnel avec son fils, le romancier trace une ligne de réflexion sensible porteuse d'un nouvel horizon. Éd. de l'Olivier, 176 p., 16 €. Élisabeth Miso



**Arnaud Le Guern, *Une jeunesse en fuite*.** Quand Tess la chienne de ses parents décède, l'auteur est surpris d'identifier des sanglots dans la voix de son père. Ce taiseux a en effet pour habitude de dissimuler ses émotions. Longtemps anesthésiste-réanimateur au sein du Service de santé des armées, il exerce au CHU de Brest et ne se résout toujours pas à prendre sa retraite. L'affection de Tess lui a été précieuse à son retour de la guerre du Golfe, à un moment critique de son existence où il a dû se rendre à l'évidence qu'il n'était plus le même. « Depuis mon retour de la

guerre du Golfe, je me sens déphasé, incompris parfois. Je me sens seul avec ce que je vis, ce que je ressens. », confesse-t-il à son fils au téléphone. Arnaud Le Guern n'a jamais décelé cette faille chez son père et a totalement enfoui ce chapitre de sa jeunesse. Venu rejoindre pour l'été sa fille Louise et une de ses amies chez ses parents à Trez-Hir (Finistère), il se replonge dans les lettres que son père envoyait de Riyad puis de Koweït City et dans ses souvenirs d'adolescent. Au début de l'année 1991, il a quinze ans, habite Brest, préfère Guns N' Roses et Jil Caplan à Jean-Jacques Goldman ou Patrick Bruel, fait partie d'une équipe de basket, vénère le footballeur Roberto Cabañas du FC Brest Armorique et le tennisman Víctor Pecci. Il se passionne pour la plastique d'Ellen Barkin, Stephanie Seymour, Elsa, Vanessa Paradis ou Muriel Moreno la chanteuse du groupe *Niagara*, commence à être sérieusement obsédé par les filles avec sa bande de copains, découvre Charles Bukowski et le film X de Canal+ chaque premier samedi du mois. Il a approivoisé le manque lors des précédentes missions du père au Tchad et au large de Chypre, mais l'opération *Tempête du désert* qui le tient éloigné de janvier à mai 1991 réveille cette fois une véritable inquiétude. Il suit de près l'offensive de la coalition conduite par les États-Unis contre Saddam Hussein sur France Info et dans le journal de Guillaume Durand sur la Cinq. Les lettres du médecin militaire traduisent l'ennui, le chaos observé, le danger des opérations de déminage et le fils quarantenaire devenu père à son tour y cherche, en plus d'une fenêtre ouverte sur son passé, des éléments de compréhension de ce père resté mystérieux pour lui. Arnaud Le Guern rend un délicat hommage aux siens. Éd. du Rocher, 232 p., 17,90 €. Élisabeth Miso



**Michal Ben-Naftali, *L'Énigme Elsa Weiss*.** Traduction de l'hébreu Rosie Pinhas-Delpuech. « Elle avait le visage d'un animal, avec l'orgueil et l'obstination de ceux qui ne parlent à personne, visage de madone et de prêtresse, oppressant, tourmenté et, parvenu au paroxysme d'une angoisse existentielle émoussée, il se muait en un masque opaque qui mettait le regard en fuite. » Le 28 mars 1982, Elsa Weiss, sexagénaire, s'est jetée du toit de son immeuble. Elle enseignait l'anglais dans un lycée de Tel-Aviv. Michal Ben-Naftali, essayiste, éditeur, traductrice et professeur de littérature française à l'Université de Tel-Aviv a été son élève à la fin des années 1970 et en

garde un souvenir marquant. Sévère, humiliante, exigeant une concentration de tous les instants, « (...) elle était inaccessible, fermée à toute manifestation de solidarité, d'identification ou d'empathie. », ne laissait rien filtrer de son intimité, de ses pensées, refusait de se sentir liée à qui que ce soit. En de rares occasions, la distance s'effaçait fugacement comme cette fois où son regard s'est troublé à la lecture d'un passage de la nouvelle *Eveline* de Joyce. La romancière s'est emparée des minces éléments biographiques à sa disposition pour inventer une vie à cette figure énigmatique. Elle lui dessine une enfance dans une famille juive réformiste de Kolozsvár en Transylvanie, annexée par la Hongrie en août 1940. Son union raisonnable avec Erik Weiss, révèle une jeune femme incapable de « définir pour elle-même et les autres ses propres frontières et ce qui est bon ou mauvais pour elle. » Juillet 1944, elle est l'une des 1834 passagers du « train Kastner », du nom de Rudolf Kastner, ce journaliste et avocat qui sauva des juifs hongrois de l'extermination en négociant avec les nazis, fut jugé pour cela en Israël, assassiné en 1957 et réhabilité en 1958. Elsa Weiss était donc « victime mais pas une victime pure, là était la question, si elle avait eu la vie sauve grâce à des négociations avec les nazis, cela signifiait qu'elle n'était pas une victime pure, ni une survivante pure, mais plutôt une survivante impure. » Comment supporter cette idée ? Elsa Weiss est restée muette. Désireux de s'intégrer et d'édifier un pays neuf, les rescapés de la Shoah arrivés en Israël après la guerre ont refoulé leur passé tragique. C'est ce silence individuel et collectif que sonde Michal Ben-Naftali dans ce puissant premier roman couronné par le prix Sapir 2016. Éd. Actes Sud, 210 p., 21 €. Élisabeth Miso

## Biographies



**Vénus Khoury-Gata, Marina Tsvétaïéva, mourir à Elabouga.** « L'Union des écrivains a fini par se pencher sur ton cas. La place qui t'attend dans une maison de retraite est un cadeau du ciel. On t'accueille à bras ouverts avant de se rétracter. Tes jugements tranchants, tes airs supérieurs te valent l'inimitié des autres pensionnaires. Ils ricanent lorsque tu dis avoir connu Alexandre Blok, Gorki, Bounine, Maïakovski ou quand tu évoques ta correspondance avec Rilke ou Pasternak. (p.174) » De tous les poètes, Marina Tsvétaïéva (1892-1941)

est la plus proche d'elle, dira l'écrivaine libanaise dont la propre enfance et la jeunesse furent également marquées par la misère, la perte, le rejet, et qui, à partir des pages de son journal, de ses recueils, de ses lettres, la tutoyant telle une sœur, construit un portrait de l'immense poétesse russe et de son destin tragique et sans concession. Amoureuse comme on respire, bourgeoise désargentée, mère désespérée de ne pouvoir nourrir ses enfants, Marina Tsvétaïéva déplaît dans la Russie devenue rouge qui voudra assassiner tous les poètes. Les années de guerre civile connaissent une grande famine. Ses exils successifs à Prague puis en France ne la sauvent pas. Sa poésie est anticonformiste, elle publie peu, vit à peine de ses traductions, et survit de la compassion de ses amants. Elle aime à tout va, est la maîtresse de tous ceux qui l'approchent ; éditeurs, poètes, écrivains, critiques littéraires qui disent du bien de ses poèmes ; elle aime Rilke qui lui préfère Lou-Andréas-Salomé, elle aime Pasternak (qui en épousera une autre mais la protégera) à qui elle écrira pendant 17 ans, une, deux voire trois fois par semaine. Le monde gelé comme un champ de pommes de terre est la dernière image que la poétesse emportera avec elle d'Elabouga, au moment où juchée sur une chaise, entre les murs d'un grenier, elle se pendra. Éd. Mercure de France, 195 p., 15,50 €. Corinne Amar.



**Michel Crépu, Beckett, 27 juillet 1982 11h30.** En 2017, déjà, dans *Un jour* (Gallimard), alors qu'il raconte comment il a accompagné la fin de son père, l'auteur évoquait Beckett et *Fin de partie* pour dire le naufrage d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer ; sur son blog de la NRF (03/12/2015, *Beckett au clair de lune*) il ne manquait pas de signaler - de Stéphane Lambert à Anne Atik - avec enthousiasme, avec gourmandise comme avec envie, les ouvrages qui osaient converser avec Beckett. *On rit beaucoup avec Sam, comme on rit au pub, après une journée de pluie*

*torrentielle*, se souvenait-il, en évoquant ses lectures, en se demandant (blog toujours, trois ans plus tard) quelle était la place de Beckett en 2019, homme et œuvre confondues pour ce Prix Nobel peu soucieux de projecteurs qui avait envoyé son éditeur à sa place à Stockholm chercher sa médaille, et qui demandait à la philosophie de pouvoir donner une forme à sa détresse. Éléments pour un essai. Trop d'éléments, trop de proximité, trop de réflexions intimes, de lectures profondes de Beckett ; tangente tentante mais impossible. Le livre est né. C'est un petit essai spirituel, personnel, ironique et doux, à l'image qu'on s' imagine de son auteur, sur la vie et l'œuvre de Samuel Beckett, né dans la banlieue de Dublin au début des années 1900, installé à Paris en 1928, ami de Joyce, qui se fera connaître en France grâce à l'éditeur Jérôme Lindon, avec son premier texte aux éditions de Minuit, *Molloy* (1951), puis *Malone meurt* (1952), *L'Innommable* (1953)... « Je viens maintenant à ce rendez-vous de juillet 1982 où j'eus tout le loisir de détailler l'étrange douceur qui émanait de sa personne. J'y ai souvent repensé depuis mais c'est seulement aujourd'hui que je m'avise de cette ressemblance profonde avec mon grand-père. Elle a joué son rôle souterrain au long de toutes ces années où je ne pensais pas à mon grand-père et où j'étais entièrement occupé de Beckett. » Double hommage. Éd. Arléa, 85 p., 16 €. Corinne Amar

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

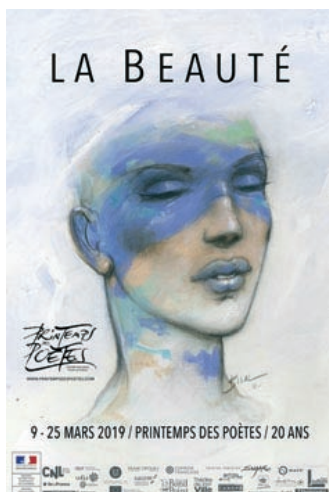
### Festivals

#### Le Printemps des Poètes 2019, 21ème édition Du 9 au 25 mars 2019

Thème « La beauté » par Enki Bilal  
Marraine : Rachida Brakni

Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation imprime des cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique, et inviter à l'écriture.

Imaginé à l'initiative de Jack Lang, et créé à Paris du 21 au 28 mars 1999 par Emmanuel Hoog et André Velter, afin de contrer les idées reçues et de rendre manifeste l'extrême vitalité de la Poésie en France, Le Printemps des Poètes est vite devenu une manifestation d'ampleur nationale. Sous l'impulsion d'Alain Borer en 2001, puis de Jean-Pierre Siméon de 2002 à 2017, un Centre National pour la Poésie est venu prolonger les temps forts du Printemps tout au long de l'année. C'est ainsi que la voix des poètes s'est propagée et que de nombreuses actions poétiques se sont déployées sur tout le territoire et jusqu'à l'étranger. En 2018, c'est un troisième souffle, un passage de témoin à Sophie Nauleau, avec L'Ardeur pour emblème, Jean-Marc Barr pour parrain et Ernest Pignon Ernest pour artiste associé. L'édition 2019, dédiée à La Beauté, célébrera avec autant d'énergie et d'inventivité les 20 ans du Printemps des Poètes, du 9 au 25 mars prochains, en compagnie de Rachida Brakni et d'Enki Bilal.



L'affiche : Enki Bilal  
<https://www.printempsdespoetes.com/Enki-Bilal>

<https://www.printempsdespoetes.com/Edition-2019>

### Lecture

#### Les Soirées de la Fondation La Poste Le 12 mars 2019 Studio Raspail, Paris 14e

Les 20 ans du **Printemps des Poètes**

DIDIER SANDRE, de la Comédie française, lira des extraits de la *Correspondance* de Stéphane Mallarmé...



### Expositions

#### « Maximilien Luce & Léo Gausson, pionniers du néo-impressionnisme » Du 13 mars au 26 avril 2019 Musée Gatien-Bonnet de Lagny-sur-Marne



Pour la première fois le musée Gatien-Bonnet de Lagny-sur-Marne et le musée de l'Hôtel Dieu de Mantes la Jolie s'associent pour présenter cette exposition itinérante qui aura lieu dans ces deux villes du 13 mars au 16 août 2019.

Replacés dans leur contexte, Léo Gausson et Maximilien Luce comptent parmi les acteurs principaux d'une histoire de l'art en train de se construire. Leur correspondance en est le témoignage et nous plonge dans le vivant de leur relation où surgit l'importance du mouvement néo-impressionniste.

La correspondance est le point d'ancrage de l'exposition.

Réunissant plus de 80 œuvres regroupées en cinq thématiques, cette exposition a pour but d'explorer, de donner à voir et à comprendre l'extraordinaire profusion d'idées autour de la révolution picturale initiée par Seurat.

Un accrochage spécifiquement dédié aux enfants : création d'un parcours de visite adapté avec certaines œuvres à hauteur d'enfant. Un espace complet leur sera dédié au



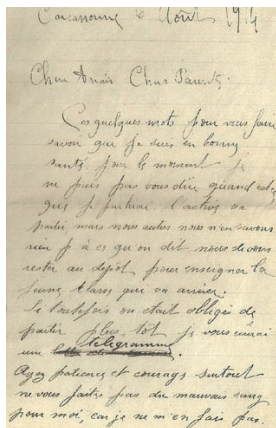
sein de l'exposition (espace pour écouter les lettres avec casque, puzzles, jeux des métiers à partir des métiers représentés dans l'exposition, jeux numériques, sonores, détournement). Le livre d'or est remplacé par une boîte aux lettres. Le courrier sera relevé le jour suivant et affiché à l'entrée de l'exposition.

<https://www.matifat.com/gausson.html>

### « Correspondances de guerre »

Du 8 avril au 30 juin 2019

Comité du Monument National du Hartmannswillerkopf



Les moyens de communication utilisés par les soldats et leurs familles pendant la Grande Guerre restent un aspect encore marginalisé de l'histoire du conflit dans sa globalité. Pourtant, ces derniers sont d'une richesse très vaste car la Poste a joué un rôle majeur dans l'acheminement du courrier. Jamais les Français n'ont autant écrit qu'au cours de la Première Guerre mondiale, favorisés notamment par la mise en place d'une franchise postale assurant la gratuité pour le courrier circulant entre les soldats et leurs proches.

Une collection unique

Le projet d'exposition autour des correspondances de soldats à la veille et pendant la Première Guerre mondiale résulte avant tout d'une rencontre. En effet, c'est au mois de novembre 2017, à quelques jours de l'inauguration de l'Historial franco-allemand par les Présidents Emmanuel Macron et Franck-Walter Steinmeier, que M. Fillinger est venu au Hartmannswillerkopf pour partager sa passion pour ces écrits illustrés. Si ces textes sont de remarquables témoins du passé tortueux de l'Alsace, région de l'entre-deux à la confluence de la France et de l'Allemagne, les visuels qui les illustrent proposent une vision spécifique et originale de cette période particulière.

Un sujet original

De manière générale, les supports illustrés, mais aussi les papiers à entête sur lesquels les correspondances ont été rédigées ont souvent été marginalisés par rapport à des supports tels que la carte postale ou la photographie. Le traitement de cette thématique spécifique et originale s'inscrit dans la lignée d'une autre exposition proposée à l'Historial au cours de la saison 2018 et qui évoquera pour sa part ses représentations en relief par le biais de la stéréoscopie. Toutefois, ces témoignages et cette iconographie spécifiques offrent une documentation historique d'une grande richesse. L'exposition en elle-même pourra être enrichie par d'autres éléments tels que, par exemple, des enveloppes brodées allemandes.

Hartmannswillerkopf  
68700 Wattwiller

<http://www.memorial-hwk.eu/>

## Prix littéraires

### Prix Sévigné 2018 - 23ème édition

Musée national Eugène Delacroix à Paris

Le Prix Sévigné, créé en 1996 et que la Fondation soutient depuis 2006, récompense l'auteur d'une édition de correspondances inédites, ou apportant une connaissance nouvelle par ses annotations ou ses commentaires.

Philippe WAHL, Président directeur général du Groupe La Poste et de sa Fondation d'Entreprise, a remis, mercredi 13 février 2019 le Prix Sévigné à **Hélène BATY-DELALANDE** pour son édition de la **Correspondance (1925-1944) Pierre Drieu La Rochelle & Jean Paulhan publiée aux éditions Claire Paulhan**. La remise du prix s'est déroulée au Musée national Eugène-Delacroix.

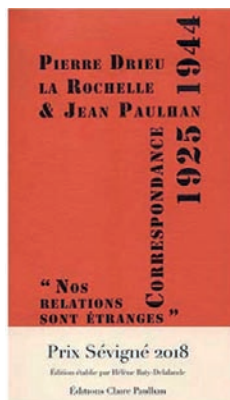
Hélène Baty-Delalande est maître de conférences en littérature française du XXe siècle à l'université Paris-Diderot, responsable de l'édition critique d'État-civil et de Gilles, dans Romans et nouvelles de Pierre Drieu la Rochelle, publié dans la Pléiade, sous la direction de J.-F. Louette, en 2012.

Pierre Drieu La Rochelle & Jean Paulhan  
*Correspondance 1925-1944.*

« Nos relations sont étranges »

Édition établie, introduite et annotée par Hélène Baty-Delalande.

Éditions Claire Paulhan, déc. 2017



EXTRAIT DE L'ARTICLE DE GAËLLE OBIÉGLY (paru en mars 2018 dans *FloriLettres* n°192)  
Correspondance Pierre Drieu la Rochelle - Jean Paulhan

« D'une conscience professionnelle irréprochable, à l'instar de Eichmann et autres bourreaux, Pierre Drieu la Rochelle aura été un collaborateur dévoué. Devenu directeur de La NRF pendant l'Occupation, il n'y publie plus d'auteurs juifs. Jean Paulhan, lui, refuse toute publication dans la revue dès lors que tous les juifs en ont été renvoyés. On dénote chez Drieu la Rochelle un infâme scrupule de lettré. Le souci qu'il a de son orthographe quand il loue Hitler trahit une faiblesse de jugement en matière de faute, voire une vision étriquée. La sécheresse de ses lettres en est probablement l'expression, du moins quand il prend du galon à La NRF. Même si les échanges entre lui et Jean Paulhan restent assez formels, ce dernier est toujours moins avare pour dire son amitié, malgré les divergences. Drieu La Rochelle a des formules viriles en adéquation avec l'idéologie qu'il sert. (...) »



#### Sélection :

Pierre Drieu La Rochelle & Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1944*. Éditions Claire Paulhan  
Picasso & Cocteau, *Correspondance 1915-1963*. Éditions Gallimard  
Albert Camus & Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959*. Éditions Gallimard

Le jury est composé de Jean Bonna (Président d'honneur), Claude Arnaud, Jean-Pierre de Beaumarchais, Manuel Carcassonne, Jean-Paul Clément, Charles Dantzig, Anne de Lacretelle, Marc Lambron, Diane de Margerie, Christophe Ono-Dit-Biot, Daniel Rondeau.

### Le Prix « Envoyé par la Poste » 2019, 5ème édition Les éditeurs doivent adresser leur formulaire de candidature au plus tard le 31 mai 2019



Ce prix littéraire récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décide, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier pour la rentrée littéraire de septembre. Remise du prix fin août, début septembre.

La participation au Concours est ouverte uniquement aux éditeurs professionnels français, (dont le siège social est situé en France), à l'exception des éditeurs à compte d'auteur, ayant décidé de publier pour la rentrée de septembre 2019 un roman ou un récit écrit en langue française (ci-après dénommés « les Ouvrages »). Seuls les ouvrages reçus par les éditeurs par voie postale pourront être sélectionnés dans le cadre du Prix Envoyé par La Poste. La Fondation d'entreprise La Poste se réserve le droit de demander tout justificatif prouvant que les ouvrages ont été envoyés par La Poste.

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 31 mai 2019 (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature disponible (cf. lien ci-dessous) et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit) par voie postale à l'adresse suivante :

Fondation d'entreprise La Poste – Prix Envoyé par La Poste  
9 rue du Colonel Pierre Avia – Case Postale A503  
75757 Paris Cedex 15

## Publications soutenues par La Fondation La Poste

Mars-avril 2019

**Stéphane Mallarmé - *Correspondance 1854-1898*.**  
Gallimard, Coll. Blanche, 28 mars 2019  
Édition de Bertrand Marchal



**Paroles de facteurs – Éloge sentimental de la lettre et de son messager**  
Éditions Hugo & Cie, avril 2019  
Livre de Jean-Pierre Guéno  
à la gloire de la Lettre et de ses messagers.



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP A 503  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)